

M A R I E V I E U X - C H A U V E T

AMOUR, COLÈRE
ET FOLIE

Roman

ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

J'assiste au drame, scène après scène, effacée comme une ombre. Je suis la seule lucide, la seule dangereuse et personne autour de moi ne le soupçonne. La vieille fille ! Celle qui n'a pas trouvé de mari, qui ne connaît pas l'amour, qui n'a jamais vécu dans le bon sens du terme. Ils se trompent. Je savoure en tout cas ma vengeance en silence. C'est mon silence, ma vengeance. Je sais dans quels bras va se jeter Annette et je n'ouvrirai sous aucun prétexte les yeux à ma sœur Félicia. Elle est trop béate et porte trop fièrement dans ses flancs son fœtus de trois mois. Si elle a été assez intelligente pour dénicher un mari, je veux qu'elle le soit autant pour le garder. Elle a trop confiance en elle, trop confiance en tout le monde. Sa sérénité m'exaspère. Elle sourit en cousant des chemises destinées à son futur fils ; car il faut aussi que ce soit un fils ! Et Annette en sera la marraine, je le parie...

Je me suis accoudée à la fenêtre de ma chambre et je les observe : Annette offre à Jean Luze la fraîcheur de ses vingt-deux ans, debout, en pleine lumière. Ils tournent le dos à Félicia et se possèdent sans un geste. Le désir éclate dans leurs yeux. Jean Luze lutte mais l'issue est fatale.

J'ai trente-neuf ans et je suis encore vierge. Lot peu enviable de la plupart des provinciales haïtiennes. Est ce partout pareil ? Existe-t-il dans le monde des petites villes comme celle-ci, à moitié engluées dans d'ances-

trales habitudes et où les gens s'épient les uns les autres ? Ma ville ! Mon pays ! comme ils nomment avec fierté ce morne cimetière où l'on voit peu d'hommes à part le médecin, le pharmacien, le prêtre, le commandant de district, le magistrat communal, le préfet, tous fraîchement nommés et si typiquement « gens de la côte » que c'en est écœurant. Les prétendants représentent l'oiseau rare, l'ambition suprême des parents ayant été de tout temps d'expédier leurs fils à Port-au-Prince ou à l'étranger pour en faire des savants. L'un d'eux nous est revenu en la personne du docteur Audier qui a étudié en France et en qui je cherche encore en vain les traces du surhomme...

Je suis née en 1900. Époque à laquelle les préjugés battaient leur plein dans cette petite province. Trois groupes s'étaient formés qui vivaient aussi isolés l'un de l'autre que des ennemis : les « aristocrates » dont nous faisons partie, les petits-bourgeois et les gens du peuple. Tirillée par l'ambiguïté d'une situation particulièrement délicate, je commençai dès mon jeune âge à souffrir à cause de la couleur foncée de ma peau, cette couleur acajou héritée d'une lointaine aïeule et qui détonnait dans le cercle étroit des Blancs et des mulâtres-blancs que mes parents fréquentaient. Mais, c'est le passé et je ne tiens pas, pour l'instant du moins, à me tourner vers ce qui n'est plus...

Aux dires du Père Paul, je me suis empoisonné l'esprit en m'instruisant. Mon intelligence sommeillait et je l'ai réveillée, voilà la vérité. De là l'idée de ce journal. Je me suis découvert des dons insoupçonnés. Je crois pouvoir écrire. Je crois pouvoir penser. Je suis devenue arrogante. J'ai pris conscience de moi. Réduire ma vie intérieure à la mesure de l'œil, voilà mon but. La noble tâche ! Y arriverai-je ? Parler de moi, c'est

facile. Je n'ai qu'à mentir beaucoup tout en me persuadant que je note juste. Je vais m'essayer à la sincérité : la solitude m'a aigrie ; je suis comme ces fruits tombés avant maturité et qui pourrissent sous l'arbre sans qu'on daigne y toucher. Vive Annette ! Après Justin Rollier, le poète mort phthisique, Bob, le Syrien ; après Bob, Jean, notre beau-frère à toutes les deux et elle n'a pas vingt-trois ans. La petite ville d'X s'émancipe. Nous voilà contaminés par ce que l'on nomme la civilisation.

C'est moi l'aînée des trois sœurs Clamont. Entre chacune de nous il y a tout juste huit ans de différence. Nous vivons ensemble dans cette maison, héritage indivis de nos parents défunts. À moi, comme toujours, ont été confiés les plus fastidieux travaux. « Tu n'as rien à faire, semblent-ils me dire, alors, occupe-toi. » Et ils me laissent les rênes de la maison et le contrôle de la caisse. Je suis à la fois domestique et maîtresse ; une sorte de gouvernante sur les épaules de qui repose le train-train journalier de leur vie. Pour me récompenser, chacun me donne de quoi m'entretenir. Annette travaille. La bourgeoise ruinée, acculée par les circonstances, patauge sans vergogne dans la compromission et la promiscuité et la voilà vendeuse chez Bob Charivi, un Syrien de la plus vilaine espèce qui tient à la grand-rue une maison de commerce. Jean Luze, le mari de Félicia, un beau Français échoué par quel miracle sur nos rives hospitalières, est l'employé de M. Long, le directeur d'une firme américaine installée chez nous depuis dix ans. J'ai peu de besoins, et grâce à eux, je suis en train d'amasser un petit trésor. Je développe en vieillissant une avarice sordide. Il faut me voir compter patiemment, chaque mois, mon pécule. « C'est épouvantable, dit Annette, ce que Claire se néglige ! »

Félicia hausse les épaules.

Depuis son mariage, personne n'existe au monde à part Jean Luze. Le beau Jean Luze ! L'intelligent Jean Luze ! Jean Luze l'étranger auréolé de mystère, d'exotisme qui a installé chez nous sa bibliothèque, sa discothèque et qui se moque, je le vois bien, de notre manière de vivre et de notre mentalité arriérée. C'est l'homme sans défaut, le mari idéal. Et Félicia déborde d'admiration et d'amour. Je ne lui ouvrirai pas les yeux. J'épie régulièrement de ma fenêtre leurs faits et gestes. C'est ainsi, qu'un soir, j'ai vu Annette dans les bras de son patron syrien. Elle était à l'arrière de la voiture qu'ils avaient fait entrer à moitié dans le garage. J'ai tout vu, tout entendu malgré les précautions qu'ils prenaient pour ne pas réveiller Félicia. Ils n'avaient pas pensé à moi. Comment la vieille fille que je suis, désintéressée des choses de l'amour pourrait-elle un seul instant les soupçonner ? Cette liaison avait duré jusqu'aux fiançailles de Félicia. Après quoi tout a chaviré encore une fois pour Annette...

De taille moyenne et plutôt grasse, claire de peau et les cheveux d'un blond fadasse, Félicia a les traits fins d'une blanche. Annette, quoique blanche aussi, a de l'or sous la peau. Et ses cheveux sont noirs, d'un noir bleu comme ses yeux. La couleur de la peau exceptée, c'est ma copie d'il y a seize ans, retouchée. Car ces deux mulâtresses-blanches sont mes sœurs. Je suis la surprise que le sang-mêlé a réservée à nos parents ; surprise désagréable à leur époque, sans nul doute, car ils m'ont fait assez souffrir... Les temps ont changé et j'ai appris avec l'âge à apprécier ce qui m'a été dévolu. L'histoire bouge et la mode aussi, heureusement...

Jean Luze contemple Annette. Il lutte. Pourtant il sait bien qu'il finira par céder. Quand elle a un homme dans la tête, et j'ai payé pour le savoir, elle renonce diffi-

cilement. Celui-ci est l'un des plus séduisants que j'aie jamais vus. Ses grands pas dans la cour ! Sa manière de monter l'escalier ! Sa voix si jeune, si gaie, légèrement voilée qui semble mettre la sourdine au bonheur qu'elle donne ! Sa diction parfaite ! Et son regard ! Il caresse inconsciemment tout. Même moi...

— Comment ça va, Claire ?

Il passe devant moi et monte chez lui, chez eux. Mais il ne désire plus Félicia, je le sais. C'est à Annette qu'il pense. D'ailleurs, la grossesse dessert Félicia. Elle n'est pas de taille à se défendre. Son sourire devient de plus en plus confiant, de plus en plus mièvre à mesure que les regards d'Annette se font plus agressifs, plus torturants. Quand cela va-t-il se dénouer ? Je fais le guet. Je suis dans les coulisses et ils me croient inexistante. C'est moi le metteur en scène du drame. Je les pousse sur la scène, adroitement, sans avoir l'air d'intervenir et cependant, je les manœuvre. Ne serait-ce que par cette manière d'encourager Félicia à se reposer sur la chaise longue, au balcon, alors que je sais qu'Annette et Jean Luze resteront seuls, en bas, dans la salle à manger...

Je ferme les portes, indifférente en apparence et j'attends. Ils sont silencieux à se dévorer des yeux, le cœur à l'assaut, les sens fondus. Le moment n'est pas encore arrivé. Annette ne peut oublier que Jean Luze est son beau-frère et celui-ci qu'Annette est la sœur de sa femme.

.

Nous avons tous depuis quelque temps des airs de chiens hargneux, harcelés que nous sommes par la peur, l'été, le soleil, la disette et tout ce qui s'ensuit. Les responsables, ce sont les cyclones que Dieu a déchaî-

nés sur nous pour nous punir de ce que le Père Paul appelle notre impiété et nos faiblesses.

Un terrible soleil de cœur d'été haïtien nous tire la langue. Une langue épaisse, gigantesque, chargée d'effluves, qui nous lèche la peau du corps et nous coupe la respiration. Nous brûlons sur place. Notre sueur coule sans arrêt. Il n'y a plus d'eau dans l'atmosphère et le café, seule richesse de cet endroit, est en train de se dessécher. Je vois arriver le moment où Eugénie Duclan, amie personnelle du Père Paul, curé de la paroisse, organisera des processions pour influencer les nuages.

— La pluie, c'est la bénédiction du ciel, affirme très haïtiennement le Père Paul au cours de ses sermons.

Alors, nous sommes maudits! Cyclones, tremblements de terre et sécheresse, rien ne nous a fait grâce. Les mendiants pullulent. Les rescapés du dernier cataclysme, infirmes, à moitié nus, hantent les barrières des maisons. Chacun feint de ne pas les voir. La misère des autres n'a-t-elle pas toujours existé? Depuis dix ans qu'elle ne fait que s'accroître elle a, à présent, le visage figé de l'accoutumance. De tout temps, il y a eu ceux qui mangent à leur faim et ceux qui s'endorment le ventre creux. Mon père, un grand cultivateur doublé d'un spéculateur et qui possédait à lui seul deux cents carreaux de terre plantés en caféiers, accusait ces derniers de paresse.

« Quel est ton métier? disait-il à celui qui l'implorait en tendant la main. Et il répondait à sa place: « Mendier ».

« Impitoyable! lui criait alors tonton Mathurin, impitoyable! » Ah! ce brave tonton Mathurin qu'on nous avait appris à craindre comme s'il était le diable en personne! Voilà vingt ans qu'il est mort et voilà

vingt ans aussi que, passant devant sa porte, il me semble l'apercevoir debout, drapé dans sa vieille houppelande et crachant à la figure de mon père...

La misère, l'injustice sociale, toutes les injustices au monde, et elles sont innombrables, ne disparaîtront qu'avec l'espèce humaine. On soulage des centaines de souffrances pour en voir éclore des millions d'autres. Peine perdue. Et puis, il y a la faim du corps et celle de l'âme; celle de l'intelligence et celle des sens. Toutes les souffrances se valent. L'homme, pour se défendre, a cultivé sa méchanceté. Par quel miracle ce pauvre peuple a-t-il pu pendant si longtemps rester bon, inoffensif, hospitalier et gai malgré sa misère, malgré les injustices et les préjugés sociaux, malgré nos multiples guerres civiles? Nous nous exerçons à nous entr'égorger depuis l'Indépendance. Les griffes du peuple se sont mises à pousser et se sont acérées. La haine entre nous est née. D'elle sont sortis des tortionnaires.

Ils torturent avant d'égorger. C'est un héritage colonial auquel nous nous cramponnons, comme au français. Nous excellons dans le premier et sommes encore médiocres dans le second. J'entends souvent les hurlements des prisonniers. La prison n'est pas loin de chez moi. J'ai vue sur elle de ma fenêtre. Elle attriste le paysage par la couleur grisâtre de ses murs. La police est devenue vigilante. Elle surveille nos moindres faits et gestes. Son représentant, c'est le commandant Calédu, un nègre féroce qui nous terrorise depuis tantôt huit ans. Il a droit de vie et de mort sur nous et il en abuse.

Deux jours après son arrivée, il perquisitionnait à peu près toutes les maisons de la ville. Nos moindres armes ont été confisquées et jusqu'au fusil de chasse du docteur Audier. Accompagné de gendarmes qui nous

tenaient en respect, il a farfouillé dans nos armoires et dans nos tiroirs, les lèvres pincées par la haine. Combien de gens a-t-il déjà assassinés? Combien ont disparu sans laisser de traces? Combien sont morts dans des conditions atroces? Nous sommes devenus méchants par contagion: agenouillements sur du sel en grains, obligation pour les suppliciés de compter les coups qui leur enlèvent la peau du corps, patates bouillantes dans la bouche sont les moindres châtements que certains d'entre nous infligent à leurs petits domestiques. Vrais esclaves que la famine leur livre et sur qui ils passent voluptueusement leur hargne et leur rage. À leurs cris comme à ceux des prisonniers mon sang bouillonne, la révolte gronde en moi. Déjà je haïssais mon père de fouetter pour rien les fils de fermiers.